

Homme pour homme

rencontre avec Laurent Laffargue – metteur en scène

Comment passe t-on de l'univers de Shakespeare à celui de Brecht ?

Le lien est tout simple. Avant de mettre en scène Shakespeare, j'ai travaillé sur *Sauvés* d'Edward Bond. Je suis allé le rencontrer chez lui à Cambridge, en 1995. A travers son œuvre, son travail et son écriture, nous avons évoqué Shakespeare et Brecht. J'ai relu ces deux auteurs et j'ai eu le désir de les présenter. C'est ma rencontre avec Bond qui a permis ce rapprochement.

Dans *Homme pour homme*, Brecht présente un personnage qui, par la force de l'environnement et des hommes auxquels il est exposé, devient interchangeable et dont l'individualité s'éteint. En dépit d'un sujet sérieux, il utilise une forme aux côtés romantiques et aventureux.

Quand il écrit *Homme pour homme* Brecht a trente ans, et j'essaie de me confronter à des textes qui ont été écrits au même âge que le mien. Nous sommes dans les premiers écrits de Brecht. Il n'a pas encore formulé de théorie. La forme est lâchée, c'est un cri, parfois brouillon, et c'est en cela que ça m'intéresse. J'ai envie de développer le côté plutôt fantastique de cette pièce, de ce conte pour adulte. On sent qu'il a lu Rimbaud, Shakespeare, et la pièce est habitée d'une forme de dédoublement, de Docteur Jekyll et Mister Hyde. Elle est profondément pacifiste, elle dénonce les abus de toutes les guerres et comment on peut être entraîné à la faire. Il est clair que c'est un aspect intangible de la pièce, mais dans la manière de véhiculer cette idée, j'ai envie de travailler sur un code plutôt burlesque, c'est pourquoi je pense à Buster Keaton, Charlie Chaplin. Je sens qu'il a été très influencé par le cinéma muet. On n'est pas encore dans un système fermé, rigide. Il y a encore beaucoup de jeunesse, de fougue dans cette pièce. J'ai plus envie d'écrire là-dessus que sur un discours peut-être militant de ma part.

L'action tourne autour du personnage de Galy Gay et de sa volonté ou non d'accepter le remplacement du soldat Jeraiah Jip. Brecht vulgarise la transformation subie par le porteur Galy Gay qui en devient presque mécanique.

Oui, et en même temps, Galy Gay est entraîné dans une spirale. C'est une pièce sur le temps. La pièce obéit à la durée en permanence, c'est-à-dire qu'il y a l'appel qui va être fait et les trois soldats doivent remplacer leur camarade absent. Ce sont eux les personnages principaux après Galy Gay, qui serait plutôt *Alice au pays sans merveille*. Les trois soldats sont pris dans une spirale, un temps, dans lequel ils vont devenir fous. Cela devient le projet de ces soldats que de transformer un homme, et non pas un homme qui à force de ne pas savoir dire non, va être entraîné. Il est bousculé, torturé, manipulé, Galy Gay, et c'est la volonté des soldats qui me paraît important d'essayer de montrer. C'est une machine de guerre, c'est ce que fait la pièce d'ailleurs : elle transforme un homme en machine de guerre.

C'est une pièce qui travaille sur le temps. C'est comme une marche militaire qui va droit devant, qui avance sans cesse, comme un éléphant, ce qui est dit dans la pièce. Cela a un côté inexorable. Sur le plateau, c'est une machine. Deux trains mis l'un sur l'autre, qui se décomposent ; et dans le même temps que l'on démonte la cantine, on va démonter un homme qui est Galy Gay. On va démonter, on va décortiquer les sentiments de cet homme. Et là je suis très concret, très pragmatique car le décor est démonté à l'image même du personnage.

Homme pour homme (suite)

rencontre avec Laurent Laffargue – metteur en scène

Malgré les diverses aventures, les péripéties qui émaillent la pièce, on a le sentiment d'une grande unité émotionnelle.

La pièce est animée par un sentiment, essentiel, que j'essaie de traiter dans beaucoup de mes spectacles, qui est la peur. Ma perception est que cette pièce parle profondément de la peur. La mort, la peur de la mort, c'est ce qui anime les soldats. Cette menace constante pèse aussi sur Galy Gay, avec un jeu autour de vivre, mourir et revivre. On sent la connaissance du bouddhisme chez l'auteur, avec une idée de réincarnation très présente dans la pièce. Brecht assimile cette influence pour créer une "réincarnation bouddhiste judéo-chrétienne".

Vous travaillez depuis plusieurs années entouré d'une équipe de comédiens, que l'on retrouve de spectacle en spectacle. En sera-t-il de même avec *Homme pour homme* ?

En partie oui. Il y a un noyau dur de quatre à cinq personnes et des nouveaux, avec lesquels j'entretenais déjà des relations, soit amicales, soit de regard sur leur travail. Pour ce spectacle, je propose un code naturaliste où la forme n'a pas à être prise en charge par les comédiens. Ils doivent être au plus juste, au plus vrai, le plus sincère possible et habiter les personnages. C'est la mise en scène qui s'occupe de la forme.